



CONFÉRENCE DES
NATIONS UNIES
SUR L'OCEAN
NICE 2025 FRANCE



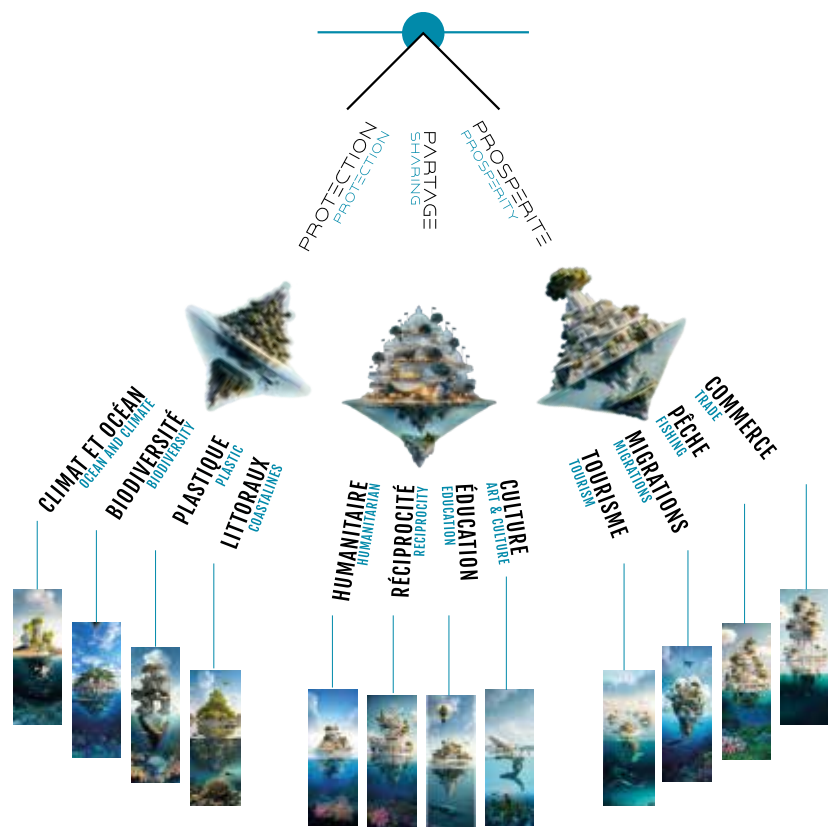
AFD
AGENCE FRANÇAISE
DE DÉVELOPPEMENT



LA FONDATION
ELYX
CENTRE D'ÉTUDE DE
LA FONDATION BULLIARD

ARCHIPEL UNOC





Plongez dans les histoires d'Archipel
Dive into the stories of Archipel



ARCHIPEL est une œuvre immersive de Yacine Aït Kaci, au sein du Pavillon de l'AFD en partenariat avec la Fondation ELYX sous l'égide de la Fondation Bullukian.

Ce pavillon explore les liens entre solidarité, transition écologique et coopération internationale à travers un univers fantastique.

L'archipel narre les récits de 14 organisations engagées pour l'Océan et ses communautés. Une déambulation libre entre les archipels de la Protection, du Partage et de la Prospérité mène à un Océan en commun.

Bienvenue dans l'Archipel.





Comment parler des acteurs qui œuvrent pour un monde en commun dans une ère de post-vérité ?

L'ère de la post-vérité s'est installée. Nous sommes submergés par un flot constant d'informations, où le vrai et le faux se confondent, où les faits scientifiques et les paroles d'experts, bien que légitimes, se noient dans un brouhaha d'opinions plus ou moins fondées. Dans ce vacarme, les récits porteurs de solutions peinent à émerger.

ARCHIPEL propose la fiction comme réponse. À travers un univers imaginaire guidé par ELYX, nous plongeons dans les histoires vécues de 14 organisations de la société civile. ARCHIPEL, c'est un peu comme un Disney pour l'Océan – un monde poétique et magique.

Ici, on ne démontre pas, on embarque. On ne réduit pas, on révèle. Ce voyage symbolique redonne de la place aux actions concrètes, reconnecte aux émotions, et fait émerger une vision partagée. Les récits deviennent des repères. Et dans ce futur désirable, nous œuvrons pour un Océan en commun.



Qui est l'AFD et que fait-elle ?

L'Agence Française de Développement (AFD) est un organisme public qui aide à construire un monde plus juste et plus durable. Parmi ses missions, la protection des océans est une priorité. L'océan est essentiel à la vie : il produit la moitié de l'oxygène que nous respirons, régule le climat et nourrit des millions de personnes. Mais il est aussi menacé par la pollution, la surpêche et le changement climatique. L'AFD agit pour trouver un équilibre entre protéger l'océan et permettre aux humains d'en bénéficier de manière durable. Elle soutient des projets partout dans le monde pour :

- Réduire la pollution plastique dans les mers et les rivières
- Aider les pêcheurs à adopter des pratiques plus respectueuses de la nature
- Préserver les récifs coralliens et la biodiversité marine
- Accompagner les pays dans la gestion durable de leurs ressources marines

En travaillant avec des scientifiques, des gouvernements, des associations, des artistes, l'AFD aide à imaginer un avenir où l'océan est mieux protégé et toujours source de vie.



Qui est ELYX ?

ELYX est un personnage universel, sans âge, sans genre, et sans nationalité, créé par l'artiste Yacine Ait Kaci. Depuis 10 ans, il est l'ambassadeur digital des Nations Unies.

Sa mission ? Rendre accessibles les grands enjeux de notre temps avec poésie, humour et humanité.

Le message clé d'ELYX, c'est que tout est lié. Nous avons un océan en commun, mais aussi une planète, un avenir, une responsabilité. C'est pourquoi dans l'univers d'ARCHIPEL, il existe bien sûr une île dédiée à la protection de l'océan, mais aussi d'autres îles qui racontent les liens entre partage, solidarité, commerce, culture et migrations. ELYX est le trait commun de notre humanité.



Comment est réalisé l'univers d'ARCHIPEL ?

Depuis toujours, Yacine Ait Kaci est fasciné par l'imaginaire des îles flottantes. Comme vous peut-être, il a grandi avec les films de Miyazaki, exploré Pandora dans Avatar, ou voyagé dans des jeux vidéo peuplés de mondes suspendus. Depuis longtemps, Yacine rêvait de doter ELYX d'un univers complet. Mais Yacine n'est pas un studio d'animation ou de jeux vidéo à lui tout seul. Il est un artiste.

Alors il a cherché une autre voie. Depuis deux ans, il travaille avec des intelligences artificielles génératives qu'il a patiemment éduquées, avec qui il a discuté – il leur a transmis ses goûts, son style, sa vision. Et avec un seul ordinateur... et un petit chat comme assistant, Yacine a pu imaginer et créer l'univers d'ARCHIPEL.



Que nous raconte ARCHIPEL ?

Dans l'univers d'ARCHIPEL, six histoires s'entrelacent comme les vagues d'une même mer. Elles nous plongent dans le quotidien de femmes, d'hommes et d'enfants qui, chacun à leur manière, protègent les écosystèmes marins, inventent des formes de solidarité et imaginent un avenir durable. On y rencontre un rorqual blessé par une hélice, des enfants qui sauvent une plage, une tempête qui bouleverse les certitudes, des pêcheurs engagés dans la transition, une photographe qui souhaite changer le regard sur les migrations, et des archipéliens qui réinventent le tourisme. Inspirés de faits réels et portés, ces récits dessinent une fresque poétique et ancrée dans le réel. Au cœur de cette odyssée : UNOK, la baleine sacrée, symbole de l'engagement des peuples et des territoires pour l'Océan.



Bon voyage dans l'Archipel.

Le Murmure des herbes marines et le cri de l'océan



L'archipel vibrait d'impatience. UNOK, la baleine sacrée, s'approcherait bientôt. Chaque île de l'Archipel préparait sa célébration, mais au large, une autre attente tenait Marco en haleine. Il scrutait l'horizon depuis l'avant du bateau de recherche, Sofia et Nayla à ses côtés.

— «Il est là.»

L'ombre massive fendit les eaux, et un souffle puissant retentit dans l'air. Blu, le rorqual commun qu'il suivait depuis des années, était revenu. Mais cette fois, quelque chose n'allait pas.

— «Sa nageoire... elle traîne dans l'eau.»

Marco n'attendit pas. Il attrapa son matériel et plongea, suivi de Sofia. L'eau était claire, mais les courants portaient des particules en suspension, comme un voile trouble sur l'écosystème sous-marin. Blu ne bougeait presque pas sa nageoire caudale, une entaille rougeâtre marquant le bord supérieur.

— «Il s'est blessé, mais où ? Quand ?» murmura Marco en s'approchant.

Il tenta d'observer la nageoire du géant des mers pour jauger de l'importance de la blessure. Blu le laissa faire, flottant presque immobile. Il semblait fatigué.

Sofia s'approcha sur un zodiac, tenant une arbalète scientifique. Elle attendit que Blu reprenne son souffle en surface, visa avec précision, et tira un petit harpon équipé pour réaliser un prélèvement cutané.



— «Échantillon prélevé !,» lança-t-elle, en récupérant la fléchette dans l'eau.

Blu laissa échapper un souffle profond, presque rauque. Marco dépité regardait tendrement le rorqual de 20m de long. Soudain, l'alarme du bateau retentit. Nayla, restée en surface, vérifiait l'application Donia, qui signalait un problème dans la baie protégée.

— «Bateaux amarrés sur notre zone de repiquage ! Je file.»

Elle grimpa à bord du zodiac, fonçant vers la côte. Ils avaient travaillé des années pour restaurer ces herbiers de posidonie, véritables sources de vie sous-marine, capables de libérer jusqu'à 14 litres d'oxygène par jour par mètre carré. Ils captaient le carbone, le transformaient en matière végétale, et l'enfouissaient dans leurs racines profondes. Si des ancrs les détruisaient à nouveau... Nayla n'osait pas y penser. Arrivée sur place, Nayla repéra deux yachts, leurs ancrs plantées là où ils venaient de repiquer les herbiers. Une injustice brutale.

— «C'est une zone protégée ! Vous ne pouvez pas jeter l'ancre ici !» interpella-t-elle les plaisanciers.

Un homme lui répondit avec un haussement d'épaules.

— «Il n'y a pas de bouées d'amarrage, où voulez-vous qu'on aille ?»

Nayla sentit la colère monter. Des bouées écologiques avaient été installées un peu plus loin, mais elles étaient ignorées.

— «C'est pour ça que l'application Donia existe ! Regardez votre téléphone, trouvez un point d'amarrage qui ne détruit pas l'écosystème sous votre bateau.»

Un silence s'installa. Finalement, l'homme consulta l'application et fronça les sourcils.

— «Ah... c'est bon ! Je ne savais pas.»

Les moteurs rugirent. Les ancrs remontèrent lentement, dévoilant des traces d'arrachement. Nayla plongea aussitôt pour constater les dégâts. Une partie de l'herbier était à repiquer. Ils ne se rendaient pas compte du travail et des ressources que cela demandait.

Ces forêts sous-marines formaient des refuges pour une multitude d'espèces marines, des petits crustacés aux jeunes poissons, abritant entre 20 et 25 % de la biodiversité côtière. Plus précisément, elles offraient un habitat et un lieu de reproduction pour plus de 400 espèces végétales et près de 1 000 espèces animales, faisant de la posidonie un pilier de la vie en Méditerranée. Sans elles, les écosystèmes perdaient leur équilibre.

Pendant ce temps, Sofia retournait à son institut, échantillons en main. Ses tests confirmèrent ses craintes : la concentration de microplastiques dans Blu était alarmante. Ils s'étaient infiltrés dans son organisme, s'accumulant dans les tissus, et servaient désormais de supports à des bactéries et virus.

— «Ils sont partout,» souffla-t-elle.

Les microplastiques étaient insidieux. Invisibles à l'œil nu, ils voyageaient à travers la chaîne alimentaire, du plancton jusqu'aux géants des mers. Certaines des études auxquelles elle avait participé, montraient même qu'ils pouvaient provoquer des inflammations, perturber les fonctions cellulaires, voire endommager l'ADN. Si Blu en était saturé, qu'en était-il des autres espèces ?

Elle pensa à Marco. Surtout qu'on ne savait pas non plus ce que Blu avait à la nageoire caudale... Elle attendait. Elle lui dirait pendant la célébration d'UNOK, quand Blu, guéri, nagerait à nouveau librement et impressionnait UNOK avec ses courses folles et ses pointes de vitesses spectaculaires comme l'anticipait tant Marco. Blu, comme tout Rorqual qui se respecte, méritait bien son titre de lévrier des mers.

Cette nuit, Marco veillerait sur Blu. Sofia partait voir les préparatifs des célébrations et Nayla avait appelé son équipe, reconnaissable à leurs combinaisons rouges, pour organiser la repique nécessaire. Dans quelques heures, UNOK surgirait des profondeurs, et l'Archipel retiendrait son souffle.



La tempête et la mémoire de l'océan

L'île baignait encore sous un soleil trompeusement paisible. Depuis des heures, Tao, l'ingénieur maritime, scrutait les relevés satellitaires sur son écran de bord. Une tempête, bien plus violente qu'annoncée, se formait au large. Et au lieu de s'éloigner, elle fonçait droit sur l'Archipel.

Il releva les yeux vers l'horizon, où les premières lignes sombres des nuages se dessinaient. Le vent se levait, soulevant des rafales chaudes qui faisaient danser les drapeaux colorés accrochés aux mâts du port. L'un d'eux se détacha brusquement, s'envolant dans les bourrasques, bientôt suivi par d'autres, emportés vers la mer. Il était temps d'agir.

Sur le littoral, un centre de recherche sur pilotis avait été installé. Eva, urbaniste spécialiste des littoraux, y discutait avec Rahman, venu d'un archipel lointain : le Bangladeshia. Ils collaboraient sur un projet de coopération internationale pour la résilience côtière. Leur mission commune : partager des solutions locales face à la montée des eaux, et faire dialoguer les savoir-faire des Archipels du Nord et du Sud.

— « Nos tempêtes sont de plus en plus violentes et entraînent des inondations dévastatrices, » expliquait Rahman. « J'ai vu des villages entiers disparaître sous les flots dans le nord de mon pays. Nous avons appris à cohabiter avec l'eau. Mais ici, vous pouvez encore vous adapter avant qu'il ne soit trop tard. »

Eva hocha la tête. Les littoraux, de plus en plus vulnérables, continuaient d'attirer une population croissante. D'ici 2050, près d'un milliard de personnes vivraient à moins de dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

— « Il faut agir pour protéger les côtes, » murmura-t-elle. « Et parfois, on n'a pas été assez rapides. Il faut désormais restaurer. On n'a plus le choix. »

Rahman leva un sourcil.

— « Quelle différence fais-tu entre protéger et restaurer ? »



Eva expliqua :

— « Protéger, c'est limiter les impacts, comme par exemple, limiter la fréquentation des dunes. Restaurer, c'est intervenir quand elles sont déjà dégradées, dans ce cas, on revégétalise les dunes... »

À cet instant, Tao arriva en courant, tenant son écran dans une main et son téléphone dans l'autre.

— « On a un problème. La tempête est plus puissante et plus rapide que prévu. »

Derrière lui, un étal de marché s'effondra sous la force du ressac – ce retour violent des vagues qui se brisent face à la mer. Des guirlandes de fanions s'emmêlèrent dans les cordages des bateaux. Les festivités d'UNOK, qui devaient illuminer l'Archipel, étaient balayées avant même d'avoir commencé.

Tao jeta un regard inquiet à Eva et Rahman.

— « Il y a un autre souci imminent : la tempête va frapper les chantiers que nous venons d'installer pour végétaliser les dunes du nord. Ces installations naturelles de protection contre l'érosion venaient à peine d'être mises en place. Elles sont encore fragiles. »

Un silence pesant s'abattit. Tous trois regardaient l'horizon qui s'obscurcissait à travers la baie vitrée. Ils n'avaient que quelques heures.

Rahman brisa le silence par un parallèle éclairant :

— « Les mangroves que nous avons replantées dans le sud de mon pays atténuent les effets des tempêtes. Elles retiennent l'eau, absorbent l'énergie des vagues et freinent l'intrusion du sel dans les terres agricoles. »

Son regard glissa vers les ondulations des herbiers de posidonie, visibles près de la côte.

— « Ici, ce sont vos herbiers qui jouent ce rôle. »

Tao hochla la tête. Ces forêts sous-marines absorbaient la puissance des vagues avant qu'elles n'atteignent le rivage. De véritables tampons naturels contre les tempêtes.

— « Mais si elles disparaissent, le littoral devient vulnérable. »

Eva intervint :

— « Il faut renforcer les zones les plus fragiles immédiatement. Tao, peux-tu identifier les chantiers prioritaires et voir comment les sécuriser ? »

Tao ouvrit plusieurs logiciels et prit son téléphone.

— « Oubliez les festivités, on a besoin de bras. Il me faut deux personnes pour vérifier la protection des plantes prêtes à être installées sur les dunes nord ici, et trois autres pour sécuriser les éléments sortis pour la construction de la nouvelle digue. » Tao était fier de ce projet de digue nouvelle génération sur une île urbaine voisine. Ce n'était pas une solution miracle, mais cette digue s'intégrait dans une stratégie globale, à différentes échelles de temps et d'espace.

Inspirés par la nature, lui et son équipe avaient conçu des modules hybrides, imitant l'enchevêtrement des racines de palétuviers, les arbres qu'on retrouve dans les mangroves..

— « C'est une architecture humaine, » précisait-il, « mais qui s'efforce de réunir le meilleur de la nature. »

Le tout était conçu grâce au biomimétisme, combiné aux dernières technologies: imprimés en 3D avec du béton bas carbone, notamment à base de coquilles d'huîtres. Les modules, de trois tonnes chacun, avaient été sortis cette semaine. Ils étaient prêts à être assemblés comme des Legos.

Quand la tempête frappa, la mer monta en un instant. Le vent rugit, projetant des vagues contre les premières lignes de défense.

Sur l'île, chacun retenait son souffle. Cela faisait des années qu'on attendait les célébrations du retour d'UNOK – ce moment joyeux et solennel censé faire rayonner l'Archipel. Cela ne pouvait tout de même pas être compromis par une tempête imprévue...

Tao observait les données en temps réel. Les dunes tenaient bon. Le chantier de la digue avait été protégé à temps. Mais sur l'archipel voisin, certaines infrastructures du siècle dernier, inadaptées, étaient submergées. Des indicateurs clignotaient vivement sur les écrans.

— « On a construit nos villes bien trop près de l'eau... Nous avons besoin de repenser la relocalisation pour demain » murmura-t-il, abattu.

Rahman acquiesça.

— « C'est pareil partout. »

Il raconta comment, dans son pays, plus de cent hectares de mangroves avaient été replantés pour protéger les villages. Il expliqua à nouveau leur rôle de bouclier naturel contre les tempêtes.





— « Nous avons appris à vivre avec la mer, » ajouta-t-il. « Nous n'avons pas le choix. D'ici 2100, le niveau de la mer aura monté d'un mètre. Mon île est bien plus basse que la vôtre, sans falaises ni massifs. »

Eva, les yeux rivés sur la mer déchaînée, répondit d'une voix ferme :

— « Nous devons tous apprendre, et partager nos expériences. C'est aussi cela, le sens de ces célébrations. Ce n'est pas seulement se féliciter, mais montrer que l'on peut aller plus loin, vers un monde plus juste, plus durable, pour toutes et tous. »

Rahman sourit.

— « L'océan et ses habitants sont nos alliés. C'est lui qui atténue les effets du changement climatique. Il a déjà absorbé près d'un tiers des émissions de gaz à effet de serre et 90 % de la chaleur produite par nos activités. Il est temps de cesser de le voir comme un ennemi. »

Eva balaya l'horizon du regard. La mer se calmait. La tempête se dissipait. Les protections naturelles, telles que les dunes, avaient joué leur rôle. Les fanions envolés seraient à replacer : un détail.

— « Demain, lors des célébrations d'UNOK, nous rappellerons que la mer est bien plus qu'un décor. Elle est notre avenir, » conclut Tao.

Cette nuit-là, l'Archipel s'apaisait.

Mais son combat ne faisait que commencer.



Les enfants de l'Archipel



Le soleil se levait sur l'île de l'Éducation. Dans les criques, sur les plages et sous les toiles des amphithéâtres en plein air, résonnaient déjà les rires et l'agitation joyeuse des enfants.

Les délégations affluaient de tout l'Archipel, mais aussi des archipels lointains. Certains arrivaient de Bornéïa, d'autres de Camerounia, de Guïania ou encore de Bangladeshia. Tous venaient célébrer l'arrivée d'UNOK, la baleine sacrée. Beaucoup venaient pour le Grand Rassemblement des Jeunes des Deux Rives – une initiative lancée lors des toutes premières célébrations d'UNOK, il y a bien longtemps, pour que les jeunes puissent voyager, se rencontrer et coopérer.

Ce programme permettait à des enfants de voyager pour tisser des liens, sortir du repli, découvrir d'autres cultures. Malik, l'un des invités d'honneur, y avait participé autrefois. Aujourd'hui, il était là pour transmettre.

Mira, l'enseignante, posa son regard sur ce groupe éclectique : – une quarantaine d'enfants, – venus des quatre coins de la mer, – tous porteurs d'histoires différentes.

Rina, venue de Bornéïa, un autre archipel, tenait son carnet contre elle. Elle restait en retrait. Le fait d'être entourée de visages inconnus venus de tous horizons la déstabilisait un peu. À côté d'elle, Elliott, né sur l'Archipel, essayait de briser la glace, en lui offrant un dessin d'un banc de petits poissons.

– «Chez nous, les herbiers de posidonie abritent des bébés poissons. C'est comme des forêts sous l'eau.»

Rina leva un sourcil. – «Nous, ce sont les mangroves. Mais elles sont au-dessus de l'eau.»

– «C'est pareil,» intervint Rahman, qui essayait de rassembler l'attention des enfants avant que la classe ne commence. «Les mangroves, les herbiers... ce sont des solutions naturelles, des écosystèmes protecteurs.»

– «Nous aussi, à Guïania,» dit une fille derrière lui. «C'est comme si la nature construisait des murs invisibles.»



Mira tapa dans ses mains. — « Aujourd'hui, on va ramasser les déchets sur la plage, mais pas seulement. On va aussi rencontrer deux personnes qui ont consacré leur vie à relier l'océan et les gens : Malik et Rahman »

Sur la scène en bois flotté, Malik prit la parole. Il regardait les enfants dans les yeux, comme pour leur confier quelque chose d'important.

— « Quand j'avais votre âge, j'ai participé au programme des Deux Rives. J'ai quitté mon île pour aller à la rencontre d'autres jeunes, d'autres cultures. J'ai compris que la mer ne nous sépare pas : elle nous relie. »

— « Et aujourd'hui ? » demanda Rina, la confiance retrouvée.

— « Aujourd'hui, je suis sauveteur en mer sur l'Océan Viking. C'est un navire humanitaire. En dix ans, avec mes coéquipiers, nous avons sauvé plus de 35 000 personnes, fuyant la guerre, la faim, ou le dérèglement climatique. Beaucoup tentaient de traverser cette mer qui sépare tant d'archipels dans des embarcations trop fragiles. Avant, jusqu'à 1 000 personnes mouraient chaque année sur cette route. C'était la traversée la plus meurtrière au monde. »

Il marqua une pause.

— « Et puis, il y a cinq ans, lors des précédentes célébrations d'UNOK, des ONG, des artistes, des diplomates et des citoyens de cet Archipel et d'autres se sont unis pour faire entendre une idée forte : que l'océan devait devenir un espace humanitaire. Ce principe a été défendu à l'Assemblée Générale de l'Archipel. Depuis, lorsqu'un navire signale un naufrage, le devoir de sauver des vies prime sur toutes les autres règles. Avant, certains ports refusaient l'accueil. Aujourd'hui, ce n'est plus possible. C'est devenu une obligation morale et légale. »

Un silence suivit. Même les plus bavards baissèrent les yeux.

Elliott brisa le silence.

— « Et tu n'as jamais eu peur ? »

Malik sourit.

— « Souvent. Mais l'important, c'est de ne pas être seul. Maintenant je passe la parole à mon ami Rahman »

Rahman sourit et pris la parole.

— « A mon tour, je vais vous parler de mon pays : le Bangladesh. » Il est traversé par plus de 700 rivières, tissé d'eau et de terre, de villages flottants et d'îles mouvantes que l'on appelle chars. C'est l'un des pays les plus densément peuplés du monde, mais aussi l'un des plus exposés aux effets du changement climatique. »

— « Des îles qui bougent ? » demanda Max, les yeux écarquillés.

— « Oui, Max. Elles apparaissent et disparaissent au fil des crues. Parfois, une île existe pendant cinq ans, puis elle est emportée. Et ailleurs, une nouvelle naît. Alors, on s'adapte. On construit des maisons légères, démontables, parfois même flottantes. »

— « Et les écoles ? » demanda Ryna, en fronçant les sourcils. « Les enfants vont comment à l'école s'il n'y a plus d'île ? »

Rahman sourit doucement.

— « On a inventé des écoles qui suivent les enfants. Ce sont des écoles flottantes. Elles vont là où les familles se trouvent. Elles peuvent être démontées, transportées, remontées plus loin. On a aussi replanté des mangroves pour protéger les villages. » Elliott leva la main, très sérieux.

— « Vous ne vous battez pas contre l'eau ? »

— « Non, Elliott. On ne la combat pas. On apprend à vivre avec elle. C'est une autre manière de penser nos infrastructures : souples, mobiles, intelligentes. La vulnérabilité ne nous arrête pas. Au contraire : elle rend notre créativité plus vive, plus urgente. »

La cloche retentit au loin, légère comme une note de vent. Les enfants se levèrent d'un bond — l'heure du déjeuner venait de sonner. Elliott accompagna Ryna à la cantine. Elle lui fit goûter des chips de crevettes et de poissons séchés que sa mère et ses amies préparaient à Bornéia. Ils rirent, comparèrent leurs goûts et leurs histoires.

L'après-midi, les enfants allaient partir en mission sur la plage, mais avant, Mira les rassembla dans la cour.

— « Vous allez faire des messages pour sensibiliser nos visiteurs à la protection des plages. Ce sera notre façon de parler à tous ceux qui sont venus pour leur rappeler que la plage est fragile. » leur annonça-t-elle.

Les enfants se mirent à fabriquer des pancartes, à coups de pinceaux, de pochoirs et d'éclats de rire. Chacun avait choisi un message pour sensibiliser les visiteurs. On pouvait y lire :

« Ne laissez que vos empreintes. »

« 80 % des espèces qui vivent sur la plage ne peuvent pas vivre ailleurs. »

Tout le groupe se dirigea vers une plage très fréquentée de l'île, et où des déchets avaient été oubliés par certains. Mira, Rahman et Malik incitèrent les enfants à les ramasser avec eux.. Très vite, certains se mirent à râler. Max, grogna :

— « Pourquoi on le fait à la main ? On pourrait avoir une machine, non ? »





Mira s'approcha.

— « Ramasser à la main, c'est apprendre à voir. Les plages sont des interfaces entre la terre et la mer, des lieux de passage pour les oiseaux, les tortues, les œufs de poissons. Une machine détruirait tout cela sans même le remarquer. »
Rina montra un coquillage.

— « Chez nous, il y a des crabes qui pondent là-dessous. Si on écrase ça... »

— « Exactement, » sourit Mira. « On protège aussi ce qu'on ne voit pas. »

Une fois les pancartes plantées dans le sable, Mira rassembla les enfants près du drapeau qui flottait au bout de la plage. Bleu profond, il claquait doucement dans le vent.

— « Vous savez ce que signifie ce pavillon ? » demanda-t-elle.

Elliott leva la main :

— « Que la plage est propre ? »

— « Oui, mais pas seulement, » répondit Mira. « Ce pavillon bleu indique que cette plage est gérée de façon durable. Cela veut dire que l'eau est surveillée, que les déchets sont limités, que la biodiversité est respectée. Et surtout... cela montre que ceux qui viennent ici — en particulier vous, les enfants — en prennent soin. »

Un silence s'installa. Tous levèrent les yeux vers le drapeau. Il semblait flotter un peu plus haut que tout à l'heure. Soudain, un cri fendit l'air. Deux enfants couraient vers la mer. Une ombre sombre, épaisse, dérivait dans l'eau.

— « Un filet ! Un ancien filet de pêche ! »

Rahman et Malik accoururent. Avec les enfants, ils parvinrent à tirer le filet sur la plage. Un poisson encore vivant battait de la queue. Elliott le prit délicatement dans ses mains mouillées.

— « Vite, à l'eau ! »

Ils le relâchèrent ensemble. Le poisson fila, vif et libre.

— « Vous venez de sauver une vie, vous aussi, » dit Malik, essoufflé.

Fiers et excités, Elliott, Ryna et Max se précipitèrent au théâtre pour ne rien rater du spectacle. La salle se remplit. Les enfants attendaient ELYX, l'ambassadeur espiègle et joyeux de l'Archipel.

Il apparut au sommet d'une voile, puis glissa, courut, dansa, projetant des images autour de lui : — des bateaux qui chavirent, — des forêts de mangroves, — des tempêtes colossales... Les enfants riaient, puis se taisaient, puis riaient encore. Lorsqu'une immense baleine fit son apparition sur scène, un frisson parcourut la foule.

ELYX dévoila alors une sculpture créée grâce au soutien du fonds Métis. Pour les Archipéliens, l'art représentait un moyen de susciter le dialogue autour de la préservation des océans. À l'approche de l'arrivée d'UNOK, ils avaient cherché à mobiliser l'ensemble de leur communauté en soutenant la création de cette œuvre monumentale, hommage au cétacé marin sacré. Dans les eaux environnantes, d'autres installations artistiques, immergées et inspirées du Blue Exil Art Project, prolongeaient cette célébration, comme un chœur silencieux dédié à la mémoire et à la beauté du monde marin.

La nuit était tombée. Ryna, Elliott, Max et les autres s'étaient endormis sur les transats de la plage, vidés de fatigue et d'émotions. Dans quelques heures, UNOK surgirait des profondeurs.



Les Courants de la Réciprocité



Zara se penchait légèrement en avant, l'œil vissé à l'objectif de son appareil photo, cherchant le bon cadre malgré le roulis du bateau. Sur l'écran, le visage d'Amadou se découpait dans la lumière dorée du soir. Il évoquait ce qui avait suivi le voyage vers un autre archipel: la reconstruction, les rencontres, l'accueil. Le souffle retrouvé. Zara enregistrait tout, mais pensait déjà au montage. Son projet : une série à diffuser dans son archipel d'origine. Là-bas, le discours dominant nourrissait la peur de l'autre. On y parlait de migration comme d'un péril, d'un flux à contenir. Elle voulait montrer ce qu'on oublie : l'après, les amitiés nouvelles, la renaissance.

— « Ce que tu racontes, Amadou, ce n'est pas une histoire de migration. C'est une histoire de transformation. Et ça, on ne le montre pas assez. »

Sur l'archipel du partage, à deux jours de l'arrivée d'UNOK l'agitation montait. Les jours précédant l'arrivée de la célèbre baleine étaient toujours spéciaux, mais cette année, un souffle nouveau animait l'Archipel. L'Agora fourmillait d'activités. Les micros étaient testés, les gradins dressés, les écrans vérifiés. On installait les drapeaux représentant tant d'îles de tant d'archipel, que même Djibril qui supervisait chaque détail avec soin, était un peu perdu.

Le Plan UNOK allait être dévoilé. Une initiative ambitieuse, portée par des alliances entre plusieurs archipels engagés pour un monde en commun. Son objectif : renforcer l'action mondiale pour la protection des océans.

Son horizon ? Un monde où les peuples et la planète — du plus microscopique plancton aux plus grands des rorquals cohabitent en harmonie.

Djibril, coordinateur du réseau des petites îles, nourrissait une conviction profonde :

Que toutes les îles, dans tous les archipels du monde, puissent accéder au label des îles durables, pour faire de la prospérité non pas un privilège, mais un droit partagé.

Une prospérité définie non seulement par les richesses matérielles, mais par l'accès à la santé, à l'éducation, à la culture, à la souveraineté alimentaire, et à l'harmonie avec les écosystèmes marins et terrestres.



À ses côtés, Adela, pionnière des projets à impact, relisait ses notes.

— « On va montrer qu'investir, ce n'est pas juste injecter de l'argent, » dit-elle.

— « C'est créer des cercles de confiance. Des projets qui prennent racine. Qui ont des effets visibles, immédiats, mais aussi d'autres — invisibles, profonds, durables — qui traversent les générations. »

Un écosystème d'alliés se rassemblait, prêt à aborder les défis systémiques avec courage et imagination.

Ce soir-là, alors que Zara terminait ses prises de vue, son téléphone vibra.

Un message, signé Adela.

« Hello Zara. J'ai vu ton travail. Tu devrais venir présenter ton projet demain. Il parle exactement de ce que nous voulons soutenir. »

Zara relut plusieurs fois. Monter sur scène, parler devant des décideurs, des experts, des médias... Ce n'était pas son monde.

— « Ce n'est pas pour moi, » dit-elle à Amadou.

Il la regarda tout souriant.

— « Ton regard peut faire bouger des lignes. Pour ton archipel, pour les autres.

C'est pour ça que tu es venue. Allez. Tu vas cartonner. »

Le matin se leva dans un tourbillon de couleurs et de sons. Le vent transportait l'odeur du sel mêlé à celle des colonnades de fleurs. Les drapeaux multicolores étaient encore tout agités par les derniers vents de la tempête passée par des îles proches de l'Archipel. UNOK arrivait demain, mais déjà, les idées voguaient.

Sur scène, Adela invita les médias, les délégations à prendre place pour présenter le nouveau Plan UNOK.

Elle annonça un moratoire sur l'exploitation minière des fonds marins. Un réseau de sanctuaires marins allait être élargi, couvrant désormais 35 % des zones maritimes.

Adela insista aussi sur l'urgence d'adapter les zones côtières, menacées par l'érosion, les submersions marines et la salinisation des sols. Des partenariats seraient mis en place pour soutenir les communautés locales dans la conception de solutions fondées sur la nature : restauration des mangroves, des dunes, des récifs côtiers, autant de remparts vivants face aux tempêtes à venir. L'ingénierie côtière serait repensée pour allier innovation, écologie et savoirs traditionnels.

Un programme éducatif sur les cultures maritimes et la justice climatique allait voir le jour, destiné aux écoles primaires jusqu'aux universités, afin de faire naître une génération d'enfants et de jeunes profondément conscients des enjeux liés à l'océan.

Djibril prit la parole à son tour. Il annonça la création d'un Fonds pour les Petits États Insulaires, destiné à renforcer leur souveraineté climatique, leur capacité d'adaptation et leurs initiatives locales de protection marine. Ce fonds visait à répondre aux vulnérabilités spécifiques de ces territoires en finançant à la fois la prévention, l'innovation écologique et la transmission intergénérationnelle des savoirs. Les 775 millions d'habitants des petites îles pouvaient désormais avancer ensemble, portés par une solidarité nouvelle.

Ce fonds soutiendrait la relocalisation juste des populations lorsque les territoires devenaient inhabitables.

« Il ne s'agit pas seulement de survivre, déclara-t-il, mais de vivre dignement, de préserver ce lien ancien et vital entre les peuples et l'océan. Pour cela, il nous faut justice, coopération, et imagination politique. »

Puis vint le moment de Zara. Elle monta sur scène, l'appareil en bandoulière, le souffle court. Elle projeta quelques images. Des mains, des regards. Des phrases simples. Des silences éloquents. Elle ne lut pas de discours. Elle parla avec sincérité. « Cette série de photos, ce n'est pas seulement une œuvre d'art. C'est une passerelle. Un fil tendu entre les histoires et les regards. Elle nous invite à voir autrement, à ressentir, à comprendre. Et pour changer les regards sur les migrations, cela ne suffit pas de montrer — il faut aussi s'engager.

On a besoin de la mobilisation de toutes et tous. On a besoin d'une société qui séduise, qui s'ouvre, qui écoute. Parce que les véritables transformations naissent là, dans ce qui ne se mesure pas toujours. Dans l'émotion, dans la rencontre, dans la prise de conscience. C'est là qu'il faut investir. Dans ce qui touche, dans ce qui relie, dans ce qui change. »

Un silence suivit ses paroles, son ventre se noua. Puis de très vifs applaudissements succédèrent et clôturèrent cette journée.

Le soleil déclinait. Des chants s'élevaient dans l'air chaud. Zara, fière de ce qu'elle avait accompli cette après-midi, et Amadou, serein pour l'avenir, observaient les premiers feux allumés sur les quais. A voix basse, dans la lumière tombante Amadou murmura :

— « On dit que UNOK, la grande baleine céleste, ne suit pas les vents. Elle suit les idées. Celles qui traversent les mers d'une île à l'autre, comme des promesses. »

Et ce soir-là, elle était déjà en chemin, à quelques kilomètres de l'Archipel.





Le coup de dernier filet



Sur le territoire des pêcheurs niché au sud de l'Archipel, l'effervescence montait à l'approche des festivités pour UNOK. Dans le petit port aux maisons basses, Elias, ancien pêcheur, préparait son bateau. À ses côtés, Amadou, jeune homme venu de Senegalia, vérifiait les filets.

— « On aura besoin de plus de prises que d'habitude, » dit Elias.
« Les célébrations attirent du monde, et tous auront faim. »
— « Mais pas plus que ce que la mer peut offrir, » répondit Amadou.
« On ne prend que ce que la mer peut régénérer. »

Ils avaient acheté ensemble ce bateau, conçu pour une pêche respectueuse : pas de chaluts, pas de raclage des fonds, seulement des lignes, des filets dormants et des casiers. Des techniques exigeantes, mais précieuses.

Amadou repensait souvent à Senegalia. Là-bas, les jeunes quittaient les terres devenues incultivables à cause de la désertification, espérant trouver une vie meilleure sur la mer. Mais les eaux étaient vides. Les énormes chalutiers industriels venus d'autres archipels ratissaient tout avant même que les pêcheurs locaux n'aient pu lancer leurs filets. Face à l'épuisement des ressources, beaucoup n'avaient d'autre choix que de vendre leurs pirogues et de partir, contraints à l'exil.

— « Ici, ces énormes chalutiers ont été bannis, » dit Elias. « Et franchement, c'est bien - selon moi. On croyait que c'était plus efficace, mais ces monstres des mers avaient des empreintes environnementales lourdes : ils surexploitaient les ressources, capturaient les poissons trop jeunes, raclaient les fonds marins, mettaient en danger les espèces sensibles comme les dauphins ou les oiseaux... et en plus, ils émettaient des tonnes de CO₂. »
Il marqua une pause.



— « Et tu sais, nous les petits pêcheurs, on n'avait plus rien. Ces navires raflaient tout avant même qu'on ait lancé nos filets et ne nous embauchaient jamais. Et ce n'est pas comme si la vie à bord était enviable... Des semaines en mer, conditions dures, peu de droits. Non, vraiment, on a bien fait. Depuis qu'ils sont partis, les poissons sont revenus. Les coquillages aussi. C'est lent, mais la mer reprend vie. »

Autour d'eux, des zones de posidonie restaurées grouillaient de vie. Elias et Amadou jetèrent leurs filets avec soin, laissant les plus petits poissons s'échapper. Non loin, des bouées signalaient les limites d'une Aire Marine Protégée. L'archipel avait réussi à instaurer plus de 30 % d'air marine protégée dans l'océan.

Amadou gardait malgré tout espoir pour son archipel. Même si moins de 8 % de l'Océan y comportait des Aires Marines protégées, il y avait des succès. À Toubacouta, dans le Sine-Saloum, la création de l'Aire Marine Protégée a permis le retour d'espèces disparues. Les prises avaient grossi. Même les dauphins étaient revenus.

À ce moment-là, ils croisèrent un bateau. C'était Tao, l'ingénieur maritime, qui rentrait après une mission sur les routes côtières.

— « Alors ? Bonne pêche ? » lança-t-il.

— « Juste ce qu'il faut, » répondit Elias. « Pour nourrir les gourmands pendant les festivités. »

Tao travaillait à des solutions concrètes face à la montée des eaux. Ports modulaires, digues, quais végétalisés, zones inondables contrôlées, élévation des habitations sur des pilotis, déplacements des quartiers vers l'intérieur... Aucune solution n'était suffisante à elle seule.

— « Les villes côtières doivent s'adapter de façon immédiate et durable, » disait-il souvent. « Mais 85 % des plans d'adaptation des villes côtières n'intègrent même pas les effets du changement climatique. Et la moitié ne voit jamais le jour. Heureusement qu'ici, on a pris de l'avance. »

À ses côtés, Eva défendait l'idée d'un nouveau pacte entre ville et mer. Elle modélisait sans relâche des chemins d'adaptation qui étaient différents pour toutes les îles. Certaines solutions pouvaient être mises en place dès aujourd'hui et faisaient gagner du temps comme les digues. D'autres prenaient des décennies à se penser et à se réaliser telles que le déplacement des populations des littoraux vers les terres.

Ensemble, ils formaient un duo moteur dans l'Archipel pour penser ces solutions dans le temps. Certaines de leurs projections allaient même au-delà de 2100.

Alors qu'ils s'approchaient du quai, un marin leur fit signe. En s'approchant, ils reconnurent Marco, le vétérinaire des cétacés, installé sur une embarcation.

— « J'ai compris ce qui est arrivé à Blu, » dit-il. « C'était une collision. Heureusement que ce ne l'a pas tué. »

Blu, le rorqual commun préféré de Marco, avait été retrouvé blessé la veille. Eva coordonnait également un programme de balisage acoustique pour signaler la présence des baleines, rorquals et autres cétacés, et repousser les navires. Des sons sous-marins et des bouées lumineuses avertissaient des zones sensibles, réduisant les risques de collisions.

— « Il y a encore des failles, le système est exploratoire, certains malheureusement continuent à être victimes des hélices de bateau » dit Eva, désolée.

— « C'est une question de cohabitation, » ajouta Tao. « Tout comme ici, entre ville et océan. »

— « Et c'est un enjeu de métiers du futur. D'ingénieurs, de pêcheurs, d'urbanistes capables d'imaginer autre chose. Nous avons besoin de former davantage à ces métiers. » renchérit Eva se sentant un peu seule parfois pour tout ce qu'elle accomplissait.

La mer se liait aux villes. La science rejoignait les traditions. Et partout, l'intelligence humaine dialoguait avec les rythmes naturels.

Lorsque le bateau d'Amadou et Elias rentra au port, le ciel rosissait. Ils étaient plus de 56 millions de personnes comme eux à vivre de la pêche dans tous les archipels confondus. Pour l'heure, leurs camarades avaient déserté les quais, tous étaient partis se préparer pour les premières cérémonies. Bientôt UNOK surgirait des profondeurs.

Pour certains, comme Marco, son apparition était synonyme de retrouvaille, pour d'autres de symbole de reconnaissance, pour saluer une mer où l'humain apprend à cohabiter.

Et à réparer.



Sous la surface, l'espoir



Dans l'Archipel de la Prospérité, un chapelet d'îles étincelait sous la lumière dorée du matin. C'était un archipel dans l'archipel, qui s'animait à la veille des célébrations d'UNOK. Des voiliers jetaient l'ancre au large, les rires des enfants se mêlaient au ressac, et les derniers préparatifs bourdonnaient entre criques et collines.

Sur le pont de son catamaran, Lina'a, navigatrice chevronnée, observait une alerte sur l'application Donia : un bateau approchait dangereusement d'une zone de restauration des herbiers de posidonie. Elle tapa rapidement quelques messages, puis se dirigea vers la marina.

Sur le quai, Matteo, spécialiste en énergie durable, fixait les derniers câbles d'une borne de recharge.

— « Ce sont les deux dernières. Demain, la marina sera officiellement 100 % électrique. »

Lina'a approuva, mais son regard restait tendu.

— « Il va falloir faire un peu de pédagogie avant que tout ne soit détruit. »

Un peu plus loin sur une crique, Niko et Eleni, gérants du Beach Club, préparaient l'accueil des visiteurs. Jus de fruits cultivés localement, transats en bois recyclé, ambiance musicale douce... Mais à l'entrée du lagon, un yacht imposant forçait le passage. Son moteur grondait jusqu'à ce qu'il jette l'ancre... en plein milieu des herbiers.

Lina'a accourut sur son bateau et se positionna devant lui.

— « Vous êtes dans une zone protégée. Les bouées sont là pour s'amarrer sans endommager les fonds marins. »

— « J'ai payé pour venir ici, » répliqua le plaisancier. « On ne va pas m'expliquer où je peux poser mon bateau. »

— « Si. Justement. Vous n'avez pas payé pour détruire ce que les gens d'ici ont mis des années à protéger et à restaurer. »

Silence. Le bateau finit par reculer.

Ce genre d'incident n'était pas rare. Mais depuis quelques années, les habitants avaient décidé de ne plus céder : la transition vers un tourisme durable n'était plus une option. Elle était devenue leur condition de survie, et surtout, de prospérité.

Autrefois, l'île croulait sous le tourisme de masse. Des infrastructures hors sol, des ressources dilapidées, des emplois précaires.



Aujourd'hui, les bénéfices restaient sur l'île : les jeunes travaillaient dans des projets collectifs où chacun avait sa voix, les artisans étaient mis à l'honneur, la biodiversité redevenait un atout — pas une victime. Pendant ce temps, une petite autre île allait être célébrée : Eloria, la dernière à avoir obtenu le Label des Îles Durables.

Le lendemain matin, Zara accosta, après une traversée depuis son île d'origine où le mot "migration" faisait peur, où les départs étaient vus comme des ruptures, jamais comme des passages. Lina'a l'attendait.

— « Tu arrives au bon moment. Hier, c'était épique! »

Zara sourit.

Elle n'était pas venue uniquement pour les célébrations.

Elle portait un projet de photo et d'œuvre digitale, à partir d'histoires vraies — pour bousculer les représentations. Dans son archipel d'origine, le mot "migration" notamment faisait encore peur. Ici, tout était différent dans l'Archipel. Les gens allaient et venaient, étudiaient, travaillaient, créaient, puis parfois repartaient. Le mouvement n'était pas une fuite, mais une richesse.

Ce soir-là, sur la plage, les familles dansaient, les enfants couraient avec des lampions, et les bateaux formaient un cercle lumineux autour de la baie.

Lina'a s'assit près du feu, entourée de voix, de chants, de récits. Elle murmura :

— « Voyager, c'est prendre part à un écosystème. L'Archipel n'est pas un lieu pour fuir le monde, mais pour imaginer des chemins nouveaux et les construire ensemble. »

Tous regardèrent l'horizon. Et soudain, elle apparut.

UNOK.

Majestueuse, lente, silencieuse. Une masse bleue surgissant des profondeurs, comme un souffle ancien revenu à la surface. Son aileron fendit l'eau, puis son dos immense, strié comme une carte vivante du monde, glissa sous la lumière. Un chant grave vibra dans l'air, traversant les corps autant que les cœurs. Les enfants cessèrent de parler. Les anciens, eux, se levèrent. Certains pleuraient. D'autres souriaient sans un mot. Face à ce géant venu des origines, l'humanité se souvenait : elle aussi faisait partie du vivant. UNOK n'était pas un miracle. Elle était un message.

Sa venue, rare et sacrée, rappelait que la nature ne se soumet pas — elle répond, quand on l'écoute. Et dans ce silence dense, où même les vagues retenaient leur souffle, l'espoir reprenait forme.



**Nous sommes toutes et tous les îles
d'un même archipel**



Ces histoires sont inspirées des actions de



L'Agence française de développement (AFD) est un établissement public qui finance et accompagne des projets porteurs d'impact dans les pays partenaires de la France en lien avec les Objectifs de développement durable. Elle agit pour réduire les inégalités, renforcer les dynamiques économiques et sociales, et répondre aux défis climatiques et environnementaux à travers une approche durable et partenariale.

L'AFD permet à ARCHIPEL | UNOC d'exister par son soutien financier, opérationnel et institutionnel auprès des acteurs ci-dessous.



La Fondation ELYX sous l'égide de la Fondation Bullukian, porte le nom de l'Ambassadeur digital des Nations Unies, ELYX. Depuis 2018, elle œuvre à la promotion des valeurs onusiennes à travers l'Éducation, les Arts et la Culture. ARCHIPEL est le programme phare de la Fondation. ARCHIPEL est un univers imaginaire global qui raconte des histoires réelles locales et qui amplifie leurs impacts par l'émission de crédits à impact.



Andromède Océanologie est une entreprise créée en 2008, spécialisée dans l'étude, la préservation et la valorisation des milieux marins. Elle réalise des expertises scientifiques, des cartographies sous-marines et des suivis environnementaux, notamment sur les herbiers de posidonie et les récifs coralligènes. Engagée pour la biodiversité, elle collabore avec des chercheurs, collectivités et acteurs privés, tout en développant des actions de sensibilisation du grand public.

nb. Andromède ne reçoit pas de financement AFD.



Le CFSI (Comité Français pour la Solidarité Internationale) est une plateforme multi-acteurs qui sensibilise et mobilise l'opinion publique pour la défense du droit à l'alimentation et la lutte contre les inégalités. Chaque année, le CFSI coordonne le festival ALIMENTERRE.

E-graine est un mouvement associatif d'éducation à la citoyenneté mondiale, e-graine accompagne l'engagement citoyen pour construire des territoires plus conviviaux, solidaires et responsables.



La Fondation Tara Océan est la première fondation reconnue d'utilité publique consacrée à l'Océan en France. Explorer l'Océan et partager les découvertes scientifiques pour susciter une prise de conscience collective est au cœur de la mission de la fondation.

Ensemble, défendons le Vivant. Protégeons l'Océan.



Le Fonds METIS de l'AFD soutient des projets innovants qui allient culture, recherche et développement durable. Il finance des initiatives interdisciplinaires favorisant le dialogue entre arts, sciences et territoires, pour mieux comprendre et accompagner les transitions écologiques et sociales. METIS vise à renforcer l'impact des projets culturels et scientifiques au service d'un développement plus inclusif, durable et respectueux des environnements et des sociétés locales.



Friendship est une organisation internationale à but social née au Bangladesh en 2002, qui œuvre pour un monde où chacun, y compris les plus marginalisés, peut vivre dignement. À travers ses engagements — sauver des vies, autonomiser, réduire la pauvreté et favoriser l'adaptation climatique — elle développe des solutions durables fondées sur les besoins des communautés.



Planète Urgence est une ONG de solidarité internationale, membre du Groupe SOS, Planète Urgence accompagne les communautés locales pour protéger les forêts et la biodiversité dans le monde. Ses projets conjuguent restauration et reboisement, développement d'alternatives économiques durables pour réduire les pressions sur les forêts, sensibilisation à l'environnement, et renforcement de la gouvernance locale pour une gestion responsable des ressources naturelles.





La **Plateforme Océan & Climat** est un réseau multi acteur et transdisciplinaire qui met en lumière le rôle clé de l'océan face aux crises environnementales. En favorisant la coopération entre la science, la société civile et les décideurs, elle œuvre à une meilleure intégration de l'océan dans les politiques climatiques et de préservation de la biodiversité.



SOS MEDITERRANEE est une association humanitaire civile européenne de sauvetage en mer qui a pour mission de sauver des vies en mer, de protéger et de soigner les personnes rescapées à bord de l'Océan Viking et de témoigner de la situation en Méditerranée centrale.



Teragir se mobilise, depuis plus de 40 ans, pour l'éducation au développement durable avec cinq programmes d'actions répartis en deux pôles engagés pour :

- l'éducation et la jeunesse avec les programmes Eco-Ecole, Jeunes Reporters pour l'Environnement et la Journée internationale des forêts ;
- le tourisme durable avec les programmes et labels Clef Verte et Pavillon Bleu.

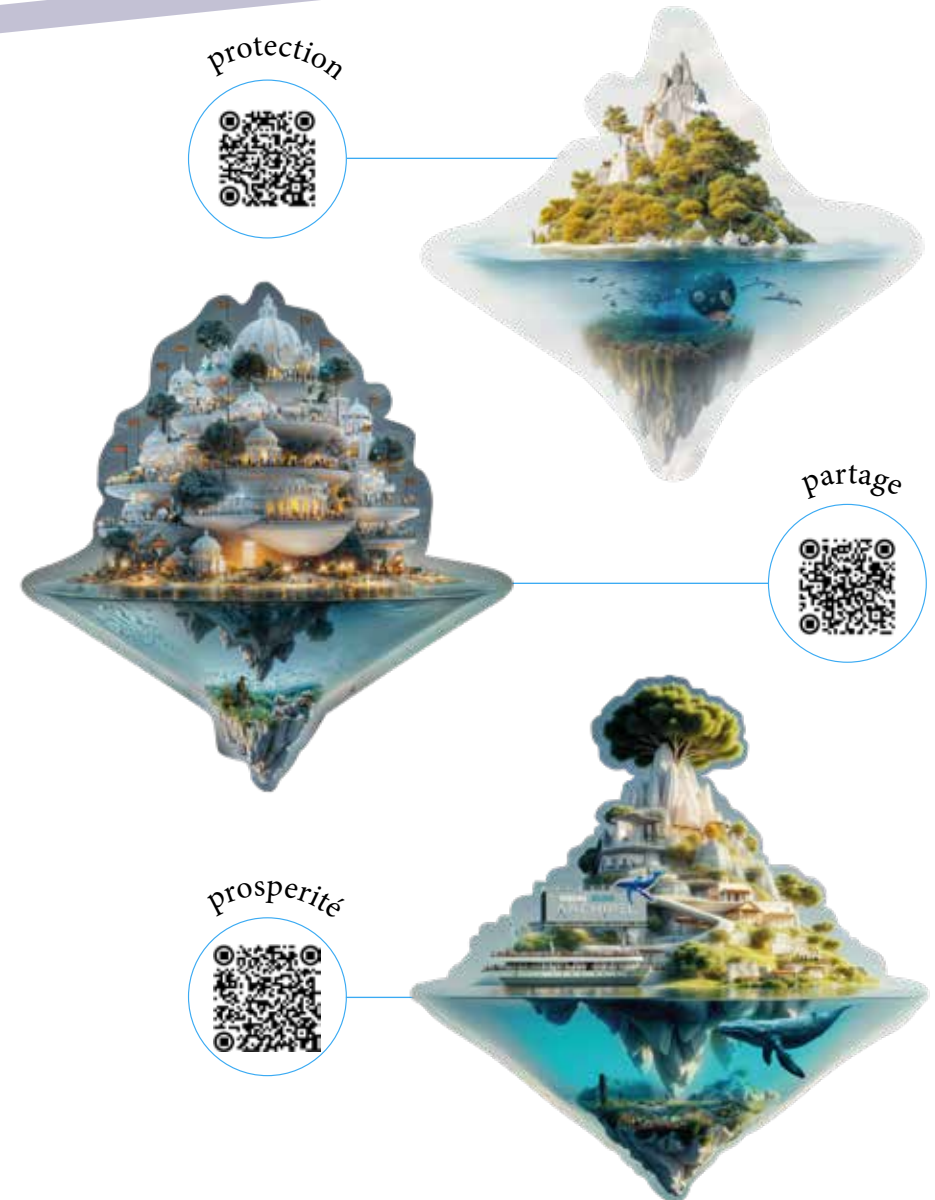


SMILO (Small Islands Organisation) est une ONG internationale qui soutient les petites îles habitées dans la gestion durable de leurs ressources. Elle accompagne les acteurs locaux dans des projets liés à l'eau, aux déchets, à l'énergie, à la biodiversité et au patrimoine culturel. SMILO encourage la coopération, le partage de bonnes pratiques et la participation des communautés locales. En délivrant un label d'île durable, SMILO valorise les initiatives respectueuses de l'environnement et du développement socio-économique.



Le **Fonds Mondial pour la Nature (WWF)** œuvre pour mettre un frein à la dégradation de l'environnement et construire un avenir où les humains vivent en harmonie avec la nature.

Réalité augmentée #archipel







www.afd.fr

www.elyx.net/archipel

